**Zeitschrift:** Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

**Herausgeber:** Société d'Etudes Economiques et Sociales

**Band:** 17 (1959)

**Heft:** 2

**Artikel:** La contribution de Boris Pasternak à l'étude de la sociologie et de l'économie communistes

**Autor:** Schaller, François

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-135086

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# La contribution de Boris Pasternak à l'étude de la sociologie et de l'économie communistes

par François Schaller,
*privat-docent à l'Université de Berne*

L'attribution du Prix Nobel 1958 à l'écrivain soviétique Boris Pasternak, pour son ouvrage *Le Docteur Jivago*, garantissait à cet auteur une belle consécration au sein de l'intelligenzia occidentale. La violente réaction du régime à l'égard du lauréat lui assurait par surcroît un succès inespéré. On pouvait craindre, avant cela, d'être en présence d'une réédition de *J'ai choisi la liberté*, c'est-à-dire de la critique un peu facile, et somme toute banale, d'un citoyen soviétique en rupture de ban avec le régime. La richesse de vocabulaire — dont seuls les Soviétiques proches du pouvoir ont le secret — qui fut dépensée à l'encontre de Boris Pasternak, a éveillé l'attention du monde entier, et il fut normal alors de supposer que *Le Docteur Jivago* était beaucoup plus qu'un roman et contenait peut-être des thèses d'un certain intérêt. Nous voudrions, par les quelques suggestions qui suivent, souligner que cet espoir est fondé, et inviter ainsi à l'étude de cet ouvrage.

## PASTERNAK ET LE MARXISME

Il apparaît évident que l'auteur est marxiste, et qu'il n'entend pas rompre avec cette philosophie. « Vint le marxisme. Il avisa la racine du mal, le moyen de le guérir. Il devint la grande force du siècle» (p. 547)[1]. Pasternak ne s'inscrit donc nullement dans la tradition vulgairement qualifiée de « réactionnaire », si tant est que chacun ne soit pas le réactionnaire de quelqu'un. Il adopte sincèrement les principales thèses de Marx, à commencer par le matérialisme historique et le déroulement inéluctable de l'histoire. Il s'oppose au gouvernement personnel, au culte de la personne et ne croit pas au rôle de l'homme, mais seulement de la classe. « Personne ne fait l'histoire... Les guerres, les révolutions, les tsars, les Robespierre sont ses ferments organiques, son levain » (p. 540). L'homme — et seul le prolétaire est homme — est naturellement bon et sincère, absolument innocent (p. 154), avant d'avoir été corrompu par la société capitaliste.

L'auteur décrit le dogme marxiste de l'apocalypse en termes saisissants (p. 222), avec infiniment plus de couleur que Marx lui-même. Que nous sommes loin des vulgarités débitées par les premiers communistes de l'Occident, annonçant le Grand Soir ! Comme Marx, Pasternak enrobe ses prophéties de

[1] Le numéro des pages se rapporte à la 188e édition de Gallimard, NRF, Paris, novembre 1958.

massacres d'un vocabulaire tout imprégné de mysticisme : « C'est le miracle de l'histoire, cette Révélation braillée en plein dans la vie de tous les jours, et sans égards pour elle » (p. 236). Ne croyons pas qu'il s'agisse ici de simples effets de style. L'auteur est aussi convaincu que son maître à penser de la fatalité et de la nécessité de la destruction totale du monde pour permettre sa reconstruction collectiviste. Chez lui, nulle idée de réformisme petit-bourgeois : « Les destructions sont les éléments préparatoires naturels d'un plan constructif plus ample. La société n'est pas encore assez détruite. Il faut qu'elle s'effondre complètement, ensuite un véritable pouvoir révolutionnaire la reconstruira, pièce par pièce, sur des fondements nouveaux » (p.199). Le docteur Jivago convient en son for intérieur que ces bouleversements sont peut-être inévitables... (p. 199).

Comme Marx, et surtout comme Lénine, Pasternak croit à l'élection historique de la pointe du parti. Il professe à l'égard du peuple dans son ensemble un assez grand mépris : « Qu'est-ce qu'un peuple ? demandes-tu. Faut-il donc tellement s'en occuper ? Celui qui, sans se soucier de son peuple, l'entraîne à sa suite... lui donne ainsi la gloire... ne fait-il pas davantage pour lui ? Oui, c'est évident » (p. 153). L'ouvrage n'eût pas été vraiment marxiste, s'il n'avait emprunté l'imagerie chère au maître, et s'il n'avait évoqué la figure hirsute du contremaître, ce personnage honni de Marx, rouant de coups un pauvre apprenti...

Vraiment, jusqu'ici, le talent de Pasternak est peut-être grand, mais son originalité philosophique est mince. Elle est même nulle dans les critiques, heureusement rares, que l'auteur adresse à l'ordre bourgeois antérieur à 1917. Il est évident : ou qu'il n'a pas connu cette société, ou qu'il s'en souvient mal. Certains passages (p. 214) sont au niveau du discours de cantine à la veille d'élections. La bourgeoisie qu'il décrit est aussi éloignée qu'il est possible de la peinture réaliste d'un Balzac, d'un Tolstoï, ou encore des observations souvent très pertinentes de Marx lui-même dans le *Manifeste communiste*. Pasternak confond une noblesse décadente, débauchée et oisive, avec la véritable bourgeoisie d'affaires du type calviniste, de laquelle F. Engels, par exemple, était issu. Relevons, à la décharge de l'auteur, que les possibilités d'observations lui firent ici défaut.

### A LA RECHERCHE D'UNE SYNTHÈSE ENTRE LE CHRISTIANISME ET LE MARXISME

Dire que le marxisme est religion, et qu'adhérer à cette philosophie est accomplir un acte de foi, c'est énoncer une vérité devenue banale. Mais le sujet n'est pas épuisé par une affirmation. Jules Monnerot, dans sa *Sociologie du Communisme* [1], a beau nous parler de l'Entreprise, de cet Islam du XXe siècle, et procéder à un sérieux essai d'analyse de cette religion séculière ; il ne nous éclaire encore qu'à demi, comme ne nous satisfont qu'à moitié les déductions qu'il tire de la différence établie entre le mythe et l'idéologie. Le fait demeure brutal et particulièrement déroutant pour l'esprit : des millions d'êtres professent, apparemment du moins, un athéisme absolu. Or, on sait

[1] Gallimard, NRF, Paris 1949.

que toute tentative d'athéisme, intégralement et consciencieusement menée, risque de conduire à une forme quelconque de dissolution psychique. Mais on ne sait pas que cette affection ait jamais fait plus de ravages dans les milieux communistes qu'ailleurs ; il semble même que ce soit plutôt le contraire.

Et cependant la «religion» séculière de l'Entreprise, dont nous entretient Monnerot, n'est religion qu'en forçant le sens des mots. Voilà donc le mystère, celui-là même dont Pasternak, semble-t-il, nous donnera la clef. Car nous ne saurions rien attendre de Marx à ce sujet. Comme l'écrit justement Henri Holstein : « Il n'y a pas, chez Marx, de philosophie religieuse : le sujet ne l'intéressait pas et il n'en parle guère qu'en des boutades [1]. »

Quant à F. Engels, on sait toute la peine qu'il éprouva à se libérer de l'hypothèque religieuse héritée du piétisme familial ; il semble qu'il préféra reporter à plus tard, au-delà de l'aube révolutionnaire, la solution d'une question qui ne cessa de le tourmenter, et dont les hommes nouveaux qui composeront la société nouvelle devront alors bien s'occuper.

Boris Pasternak, précisément, s'en est occupé. Il ne repousse ni le Christ, ni les Evangélistes. Il tente à sa manière une nouvelle synthèse du Christ et de Marx, n'hésitant pas à appeler saint Jean à son aide.

Il croit à la résurrection, et, en cela déjà, quitte les vieux chemins battus de l'orthodoxie marxiste. Mais sa résurrection n'a rien de « la forme grossière où on la formule pour la consolation des faibles... Où irait-on mettre toutes ces multitudes rassemblées au cours des millénaires ? » (p. 90). Cette forme grossière procède selon lui d'une interprétation simpliste des textes sacrés : « Ce que le Christ a dit des vivants et des morts, je l'ai toujours compris autrement » (p. 90). Et voici son explication.

Isoler l'être de l'entité prolétarienne est l'erreur commune à toute religion révélée (prémisse encore très marxiste); c'est en somme sacrifier à une illusion d'optique. Se considérer soi-même, c'est s'empoisonner, proprement s'auto-intoxiquer, aussi vrai que « vouloir consciemment s'endormir, c'est l'insomnie à coup sûr, s'efforcer de prendre conscience du travail de sa propre digestion, c'est courir à un dérèglement nerveux » (p. 90). Le Moi, qui ne s'exprime que par la conscience de Soi, est donc une aberration, et si ce Moi se manifeste cependant, ce n'est jamais qu'en référence à autrui, pour et par autrui. Notre conscience est donc la conscience que nous avons d'autrui (c'est-à-dire de l'unique autrui : la société prolétarienne) ; notre existence, loin de nous être propre, est celle d'autrui. Voilà bien ce que dit le docteur Jivago : « La conscience est un poison, un instrument d'auto-intoxication pour le sujet qui se l'applique à lui-même. La conscience est une lumière dirigée vers le dehors, la conscience éclaire la route au-devant de nous... La conscience, c'est un phare allumé à l'avant d'une locomotive. Dirigez-le vers l'intérieur, et ce sera la catastrophe » (p. 90). Vous n'existez donc que dans et par autrui.

« Vous-même, qu'êtes-vous ? C'est là toute la question. Regardons-y de plus près. Que vous sentez-vous, de quelle partie du composé que vous êtes avez-vous conscience ? De vos reins, de votre foie, de vos vaisseaux ? Non, fouillez dans vos souvenirs, vous ne vous êtes jamais surpris que tourné vers

[1] *De Marx au Marxisme*, ouvrage collectif. Editions de Flore, Paris 1948, p. 90.

le dehors, vers l'action, dans l'œuvre de vos mains, dans votre famille, dans les autres. Et maintenant écoutez-moi bien. L'homme présent dans les autres, c'est cela justement qui est l'âme de l'homme. Voilà ce que vous êtes... Cela, c'est votre âme, votre immortalité, votre vie dans les autres. Et alors ? En autrui vous avez été, en autrui vous serez... Ce sera vous, entré dans la composition du futur » (p. 91). La résurrection ? Elle est prouvée, non évidemment par l'espérance chrétienne, mais par notre existence même, ou plutôt par l'existence même et la pérennité de la société prolétarienne. Puisque nous n'existons que dans, et par les autres, l'existence des autres prouve notre perpétuelle résurrection. Nous nous interrogeons sur celle-ci, alors qu'à l'instant même nous en constituons la preuve, par ce recours à une forme quelque peu inédite de la métempsycose ! « C'est une vie toujours identique et infinie qui remplit l'univers et se renouvelle d'heure en heure en d'innombrables combinaisons et métamorphoses... Vous vous demandez avec inquiétude si vous allez ressusciter, alors que vous êtes déjà ressuscité lorsque vous êtes né, sans même vous en apercevoir » (p. 90). « Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. La mort n'existe pas. La mort n'est pas notre affaire... Il n'y aura pas de mort, a dit saint Jean » (p. 91).

Voilà qui est beaucoup plus clair, et surtout beaucoup plus humain, que tous les développements sur la religion séculière, dont la raison superficielle de l'homme peut bien se satisfaire, mais non sa conscience. Du coup, le martyr communiste est expliqué qui, tel Vaillant-Couturier, meurt confiant et rayonnant, face au peloton d'exécution qui peut bien le supprimer comme être de chair et de sang, mais ne peut éluder sa résurrection dans les lendemains qui chantent. Cette foi n'a plus rien de « séculier », ni surtout de matérialiste, et n'a plus rien à envier à tous les grands courants de la pensée spiritualiste... si ce n'est leur degré de vraisemblance. Avec Pasternak, c'est la résurrection retrouvée, l'angoisse du néant qui cède la place à la certitude de la vie. Et l'auteur, libéré, peut alors en toute quiétude consacrer ses poèmes à la *Semaine Sainte*, à l'*Etoile de Noël*, au *Miracle*, aux *Derniers Jours du Christ*, à *Marie-Madeleine* et au *Jardin de Gethsémani*. Il a pleinement conscience d'avoir réconcilié le Christ et Marx.

Ce que vaut cette réconciliation du point de vue de la théologie chrétienne, d'autres s'en feront juges avec plus de compétence.

Ce qu'elle vaut du point de vue de la doctrine marxiste est aisé à saisir. Il est douteux que cette philosophie nouvelle soit retenue par les défenseurs de l'orthodoxie. Elle s'oppose directement aux thèses de L. Feuerbach, que le P. de Lubac appelle le père spirituel du marxisme. Elle constitue en effet un retour pur et simple au phénomène religieux, et donc nécessairement, à l'aliénation de l'homme, selon l'optique de Feuerbach et du marxisme. Par le comportement religieux, l'homme aliène ce qu'il a de meilleur en son être au profit d'un univers qui n'est autre chose que la projection de son idéal humain. Que cet univers soit céleste — la société des élus — ou terrestre — la société prolétarienne — ne change rien à la chose, ni surtout à l'aliénation de l'homme, à son enchaînement, corps et âme, à un concept qui lui est extérieur. A la réflexion, il apparaît même que le degré d'aliénation est supérieur dans la philosophie de Pasternak — puisque la conscience que l'homme avait de lui-

même lui est retirée — comparé à celui que représenterait toute autre foi. L'accueil réservé à la tentative se devait donc d'être froid... pour ne pas dire plus. Mais l'explication demeure ; il est probable que l'auteur ne fait ici que la formuler avec un certain bonheur, alors qu'elle est, dès longtemps, largement répandue dans divers milieux communistes.

Pasternak se présente ainsi à nous comme un marxiste sincère, qui éprouve cependant la nostalgie de la grande espérance chrétienne, et qui tente par conséquent la synthèse des deux doctrines.

Cet effort présente d'autant plus d'intérêt qu'il répond, semble-t-il, d'au-delà du rideau de fer, à certaines velléités semblables qui se sont manifestées en Occident depuis la guerre. Nous pensons, parmi d'autres, au Pr Henri Bartoli, de l'Université de Grenoble, qui, lui, se réclamant de la doctrine chrétienne, subit irrésistiblement l'attraction de l'espérance marxiste et formule dans la *Doctrine économique et sociale de Karl Marx* [1] un curieux essai de synthèse. Pourquoi éprouvons-nous à cette lecture une impression franchement pénible, faite d'étonnement et parfois de stupeur, alors que les pages du *Docteur Jivago* captivent notre esprit ? L'explication pourrait être celle-ci : une synthèse — celle de Pasternak — est beaucoup plus que la simple transposition de vocabulaire qui résume en somme tout l'effort de M. Bartoli. « Etre fidèle à Marx, c'est le comprendre en le vivant » (p. 389) : belle réminiscence, sans plus, de quelque article de catéchisme chrétien appliqué au culte marxien. Pour le Pr Bartoli, il semble que le chrétien est celui qui devient le disciple aussi fidèle qu'aveugle du prophète Karl Marx. « L'idéal marxien d'une humanité libre et unie, vivant en plénitude à la consommation de l'histoire, est celui des chrétiens », affirme-t-il brutalement. Donc, logiquement, si vous ne partagez pas cet article de foi spécifiquement marxiste, vous vous retranchez de la communauté chrétienne. Le syllogisme est caractéristique. Condamnant «l'hérésie spiritualiste» (p. 405), qui ne saurait décemment désigner le capitalisme bourgeois mais bien le seul christianisme, M. Bartoli conclut avec une ineffable candeur que Marx a ainsi «dénoncé le hideux péché du XIXe siècle », qu'il a « restauré la dignité de l'homme, défendu et servi la personne », et qu'il « nous a surtout aidés à comprendre qu'en dehors du Christ il n'est pas de solution possible des contradictions » (p. 406) ; évidemment, mais à condition qu'en disant le Christ, on songe à Marx, ce que ne cesse de faire le Pr Bartoli, lequel enrôle un peu trop facilement le Christ dans le rang des siens en portant des condamnations solennelles comme s'il était à lui seul toute la Sacrée Congrégation de l'Index ! La raison s'y perd.

Le Pr Bartoli a trop bien saisi le sens profond de l'aliénation, religieuse d'abord selon L. Feuerbach, puis étendue aux phénomènes économiques par Karl Marx, pour ne pas se pénétrer profondément de l'idée que le christianisme ne pouvait s'accommoder de cette foi nouvelle qu'en cessant totalement d'être lui-même, par une abdication complète, sans la moindre réserve devenue impossible. Voilà pourquoi la synthèse du Pr Bartoli n'en est pas une. Voilà également pourquoi, de Pasternak et de Bartoli, le plus fidèle à Marx n'est certainement pas le Soviétique. A Moscou, d'ailleurs, on ne s'y trompa pas.

[1] Editions du Seuil, Paris 1950.

PASTERNAK ET LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE DU RÉGIME

Nous ne pensons pas cependant que la question soulevée ci-dessus ait suffi, à elle seule, à attirer sur l'auteur les foudres du régime. Ses critiques acerbes contre « les purs » et « la pureté » dans les entreprises politiques ont un caractère trop blasphématoire pour ne pas provoquer la réaction de défense des maîtres du communisme. Comme toute révolution, celle de 1917 a été un temps — un temps qui se prolonge — entre les mains de quelques Saint-Just. Ce modèle, que l'auteur connaît puisqu'il le cite (p. 214), n'a pas manqué de copies dans la Russie des Soviets. Deux des personnages principaux du roman, Strelnikov et Livéri, sont la fidèle réplique du grand conventionnel français. Cette recherche d'une pureté politique absolue, qui aboutit infailliblement au fanatisme le plus authentique, ne tient plus aucun compte des réalités de la vie, et aboutit au mépris et à la suppression de celle-ci au nom de l'Entreprise. C'est contre cette profonde inhumanité que s'élève Pasternak. « Ces choses-là me dépassent. Ce n'est pas la vie, c'est une espèce de vertu romaine, un des mystères de notre époque » (p. 361). « Que serait venue faire ici la voix du cœur ? Ce n'est pas du tout dans leurs principes » (p. 362). « Ce sont des rochers et non des hommes, avec leurs principes, leur discipline... » (p. 363). Il n'en fallait pas davantage, et il en fallait même beaucoup moins pour se perdre... L'Entreprise conduite par ces rochers, en vue d'atteindre une perfection infinie, toujours prophétisée, jamais appréhendée, finit par lasser Pasternak, et certaines de ses formules sont lourdes de signification : « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre » (p. 358). Cette pureté de l'intention n'excuse plus, à ses yeux, les moyens quotidiennement employés. On songe, malgré soi, à un rapprochement bien singulier : « Loin de nous les héros sans humanité ! » s'exclamait Bossuet dans l'Oraison funèbre du prince de Condé.

La nature de l'ouvrage et son ampleur suffisaient à interdire à l'auteur de s'engager dans de longues analyses des raisons pour lesquelles, en U.R.S.S. aujourd'hui, l'homme, au lieu de vivre, se préparait à vivre. Ces développements eussent conduit Pasternak sur une voie plus périlleuse encore que celle qu'il avait délibérément choisie, car il eût été infailliblement conduit à la critique de la politique économique soviétique. Au fait, rien ne nous dit que Boris Pasternak, philosophe et romancier de grand talent, se sente par surcroît une vocation d'économiste. Aussi peut-il paraître de prime abord paradoxal de prétendre que c'est sur le plan de la politique économique que les thèses du *Docteur Jivago* heurtèrent de front la volonté du pouvoir. Car, comment expliquer que, depuis plus de quarante ans, le citoyen soviétique se prépare à vivre, alors que l'ouvrier occidental, exception faite des années 30, vit une existence matériellement améliorée d'année en année ? Pourquoi la volonté des uns est-elle savamment orientée par la propagande vers un idéal de grandeur nationale, de rayonnement des abstractions marxistes, de mystique de puissance bien propres à faire oublier l'insuffisance des revenus et l'ampleur de l'effort exigé dans une discipline de fer, alors qu'ailleurs toutes les volontés tendent à l'amélioration des conditions matérielles d'existence, par la réalisation progressive des revendications sociales les plus diverses ?

L'histoire, celle du XIXe siècle en particulier, permet de fournir des réponses à ces questions.

L'économie a ses lois, lois naturelles, providentielles ou non, qui s'imposent à l'homme sans le moindre égard pour la philosophie qu'il professe. On a beaucoup exagéré le nombre autant que la portée de ces lois, spécialement au siècle dernier. Les conclusions doctrinales tirées de ces théories à la mode ont fini par sembler inhumaines, ce qu'elles étaient effectivement. Un revirement théorique a été cherché et obtenu. On a passé d'une mauvaise caricature de l'homme, le fameux « homo oeconomicus », à une autre caricature de l'homme, faustien ou fabien, ce qui revient à dire que l'homme serait le maître de son destin économique et de son niveau de vie aussi sûrement qu'il est maître de la forme de gouvernement qu'il se donne. Cessant ainsi d'exagérer en un sens, on a exagéré dans l'autre. « On ne peut empêcher la nature des choses d'être la nature des choses », se plaisait à répéter Bastiat, qu'il serait peut-être aussi sage de relire aujourd'hui qu'il fut opportun de l'oublier depuis quarante ans.

Edifier, *en un minimum de temps*, de vastes structures économiques en partant de rien, ou d'à peu près rien, est précisément l'un de ces grands problèmes dont la solution est unique et dictée par une loi naturelle ou par la nature même des choses. Il convient d'emblée, et inéluctablement, de réduire la production des biens de consommation au strict minimum nécessaire à la conservation de l'existence physique des prolétaires. Les forces ainsi distraites seront affectées à la création, puis au développement de l'appareil moderne de production. Les conditions d'existence seront alors d'autant plus misérables que le rythme du développement industriel sera plus accéléré. (On ne se nourrit ni de traverses de chemin de fer, ni du ciment des barrages.) Le pseudo-paradoxe de la misère effroyable au milieu des « richesses inouïes » [1] apparaît alors en pleine lumière, qui risque de provoquer la révolte des masses, l'effondrement du régime et des structures sociales, la rupture du processus de capitalisation. Pour y parer, il sera indispensable de recourir à un système doctrinal séduisant, qui soutiendra l'Entreprise en même temps qu'il lui fournira sa justification théorique. Ce corps de doctrine est bientôt attaqué avec une violence toujours accrue par les esprits les plus clairvoyants, qui découvrent en lui le véritable fondement du régime et la cause première des sacrifices inhumains qui sont exigés de la population laborieuse. L'épreuve de force commence. La lutte, au début, est inégale ; à la fin également, d'ailleurs, par un renversement des positions, car il devient impossible de justifier longtemps les plus dures privations au milieu de l'abondance des moyens de production.

Telle est l'histoire abrégée de l'effort d'industrialisation accompli au siècle dernier par la bourgeoisie capitaliste, appuyée par Turgot et sa théorie du salaire naturel, puis par l'ensemble de la construction théorique libérale. Les conditions d'existence du prolétaire sont pires alors, souvent, que celles de l'esclave antique, et ne souffrent de comparaison — et pour cause — qu'avec celles de l'ouvrier soviétique d'après la Révolution. Mais la réaction se dessine, puis s'affirme, avec la pensée socialiste, puis anarcho-syndicaliste, chrétienne-sociale, en attendant le marxisme qui dénonce « l'exploitation » avec la

[1] L'expression est, on le sait, particulièrement chère à Marx.

véhémence que l'on sait, et qui nous paraîtrait aujourd'hui un peu comique, si ces choses prêtaient à rire. Les premiers socialistes — ancêtres de ceux qui pourraient à présent inscrire au porche de leurs lieux de réunion : « Fermé pour cause de victoire » — furent accusés de barbarie, et qualifiés d'ennemis de la société en des termes qui font penser, toutes proportions gardées, à ceux dont les siens qualifièrent l'écrivain soviétique Boris Pasternak.

Celui-ci, en effet, s'insurge contre l'ascétisme depuis si longtemps imposé aux masses soviétiques. Il est temps de vivre, écrit-il, et ceci signifie : il est temps de développer notre industrie de consommation au même rythme que l'industrie lourde, et de nous fournir plus de beurre et d'automobiles, et moins de poutrelles d'acier, dût en souffrir le degré d'accélération de notre développement économique. L'homme n'est pas né pour se préparer à vivre, dit-il encore, et ceci signifie : le travailleur doit être récompensé de ses efforts autrement que par la promesse d'hypothétiques et trop lointains lendemains qui chantent.

La protestation de Pasternak, celle-là même qui lui attira la fureur du régime, est authentiquement socialiste, au sens occidental du terme. Elle est profondément humaine, et donc opposée à la mystique marxiste. Elle est enfin réellement chrétienne : non point du tout dans le sens altéré et méconnaissable que prête au christianisme un Henri Bartoli, mais dans la ligne de la plus pure tradition chrétienne [1].

Ce cri de révolte, poussé non par un émigré, mais par un fonctionnaire intellectuel du régime, en plein cœur de la Russie des Soviets, serait-ce le début d'une révolte plus générale de l'intelligenzia contre la politique économique implacable poursuivie par le pouvoir ? Se pourrait-il que le niveau de vie de l'ouvrier américain, et même occidental, exerce aujourd'hui une certaine attraction en Russie ?

Mais Pasternak, écrivain soviétique, jouit — ou jouissait — d'un régime de faveur comparé à celui du prolétariat russe. Qu'importe ! La révolte n'est-elle pas toujours l'œuvre d'une élite intellectuelle et sociale ? Les marxistes le savent mieux que personne. Michel Bakounine, le prince Kropotkine, étaient-ils des manants ? Karl Marx, le beau-frère de S. E. M. le ministre de Prusse, baron Ferdinand von Westphalen, était-il un gueux ? L'industriel et grand capitaliste F. Engels était-il un prolétaire ? Avouons que l'inquiétude et la colère des milieux officiels à l'égard de Boris Pasternak sont l'une et l'autre justifiées.

Voilà les raisons pour lesquelles nous pensons qu'une étude de la sociologie du communisme et de l'économie soviétique ne pourra plus, à l'avenir, faire abstraction des thèses de Boris Pasternak.

---

[1] Pour ne citer qu'un exemple : « On parle souvent de la nécessité de larges investissements. C'est l'évidence même. Mais le chrétien ne doit-il pas savoir que l'humain doit avoir la primauté et que la part des bénéfices consacrés aux investissements doit être subordonnée aux versements préalables de salaires convenables aux ouvriers ? » Archevêque de Marseille, cité par Jean Villain, S.J. : *L'Enseignement social de l'Eglise*, t. II, p. 149, Spes, Paris 1958.